

SUR LES CONFLITS EN PHILOGIE

Pierre JUDET DE LA COMBE

EHESS / CNRS

[...] ¹ Le théâtre d'Eschyle a déjà été édité plusieurs fois au cours du XX^e siècle. Quelle est donc l'urgence et l'actualité d'un [nouveau projet éditorial] ? Plusieurs découvertes matérielles, si l'ensemble des manuscrits sont enfin lus, vont apporter des données objectives jusque là inconnues. Plus importante, sans doute, sera la restitution et la discussion des colométries proposées par les traditions manuscrites. Mais cela ne suffit pas à justifier un projet aussi ambitieux. Une réponse plus juste serait de dire que [notre nouvelle édition] ne suivra pas les mêmes principes que les éditions précédentes, notamment celles de Gilbert Murray (1937), de Denys Page (1972) et de Martin West (1990), et, avant toutes choses, qu'elle sera plus « conservatrice » que la dernière. Mais une telle réponse ne suffit pas non plus. Le « conservatisme textuel » n'est pas une position scientifique définie, il n'est pas du tout le même selon qu'il est pratiqué par Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff ou par Paul Mazon, par Jean Bollack ou par Vittorio Citti. Il serait difficile de postuler une généalogie entre ces philologues. Parler seulement de « conservatisme » et de respect de la lettre supposerait que nous sommes déjà en terre connue, alors que ce projet d'édition ouvre, ou prétend ouvrir de nouvelles perspectives.

Un trait déjà plus discriminant est que cette édition se fait à plusieurs, qu'elle est collective. S'y rencontreront des spécialistes de disciplines ou de parties différentes de la philologie : paléographie, métrique, herméneutique et critique, histoire de la science philologique, traduction, etc. Le fait que nous sommes plusieurs semble supposer qu'une division du travail doit désormais être introduite en philologie, alors que les éditions antérieures manifestaient une logique « titanesque » : un individu, un seul, se concevant comme un Titan, affrontait l'autre Titan qu'était le texte d'Eschyle et essayait de le dominer. Cette époque est, semble-t-il, révolue. La philologie, désormais, rassemble des métiers différents, qui, parfois, ne communiquent pas entre eux [...] : l'idée que la pluralité des points de vue, tant disciplinaires qu'intellectuels, crée les conditions d'une approche plus juste du texte d'Eschyle et des problèmes qu'il pose, ou, plus profondément, l'idée que le débat contradictoire est la condition nécessaire à une élaboration d'une édition et d'une interprétation. [...]

Je voudrais dans les remarques qui suivent revenir sur le caractère perpétuellement conflictuel de la philologie, caractère qui pour certains devrait amener à mettre en doute la nature scientifique de cette discipline, mais qui à mes yeux, au contraire, atteste bien sa « scientificité ». Pourquoi les philologues sont-ils en perpétuels conflits les uns avec les autres ? Pourquoi ne sont-ils pas capables de rendre publics des critères communs, universels, qui permettraient d'évaluer sereinement les démonstrations qu'ils construisent ? La philologie a même pu servir de caricature de la férocité scientifique, au point qu'Eugène Ionesco a écrit dans *La Leçon* que « la philologie

¹ NDLR : version écrite d'une communication ayant pour cadre la première rencontre pour l'établissement de l'édition d'Eschyle patronnée par l'Accademia dei Lincei, à Rovereto au printemps 2008.

mène au crime ». Il y a là, sans doute, non pas une carence ou un manque d'objectivité, mais une condition nécessaire, signalant un vrai problème de fond, qui explique que nous voyons les philologues continuellement s'opposer. La paix, souvent, ne vient pas de ce qu'une théorie l'emporte définitivement sur l'autre, mais de ce qu'un problème n'intéresse plus personne dans la communauté scientifique, sans qu'aucune raison satisfaisante puisse être donnée à cet arrêt.

Nous avons vu cela, au cours du XX^e siècle pour la « Question homérique », qui avait mobilisé l'ensemble de la communauté philologique pendant près d'un siècle, à partir de 1830, et qui a été tout simplement oubliée au cours du siècle dernier, au point que personne, ou presque, ne se risque plus à établir le nombre d'Homère qui ont composé l'*Illiade*. [...]

La philologie et son histoire : progrès ou succession de paradigmes ?

Si la philologie se transforme au moyen de conflits, elle est une science historique au sens où son histoire propre est déterminante dans l'exercice de sa vocation scientifique. Cette histoire, pour écarter tout de suite une idée trop simple, ne vient sans doute pas de ce qu'elle est en perpétuel « progrès », comme cela pourrait sembler naturel pour toute science. La connaissance scientifique prétend bien s'approcher progressivement de la réalité de son objet au moyen d'observations et d'argumentations toujours plus justes. Mais la question est de comprendre pourquoi ces tentatives entrent presque inévitablement dans une logique conflictuelle. Si l'histoire de la philologie était un progrès linéaire, les conflits seraient secondaires ou simplement dus au fait que la connaissance est bien progressive et ne peut avancer que par une série d'« essais et d'erreurs », selon le modèle prêté souvent et trop rapidement aux sciences dites « expérimentales ». Les erreurs seraient simplement destinées à être critiquées, puis oubliées. C'est parce qu'il est attaché à cette idée que Martin West a pu à la fin de ses *Studies on Aeschylus* proposer un tableau où l'excellence des philologues est objectivement évaluée en fonction du nombre de bonnes conjectures qu'ils ont introduites dans leur texte². La meilleure édition étant, bien évidemment, la dernière, à savoir la sienne. Mais les critiques qu'a immédiatement suscitées cette édition montrent que l'idée de progrès est problématique, et qu'il est difficile de dire qu'il y a « une » méthode philologique, plus ou moins bien appliquée et que le temps servirait, par l'argumentation, à chasser de la philologie les utilisations « moins bonnes » de cette méthode. Pour qu'il y ait progrès, il faudrait qu'il y ait au moins accord sur les critères qui permettent de dire qu'une interprétation est plus avancée que d'autres, mais ce n'est pas souvent ce que l'on observe (sans que, on le verra, cette difficulté nous oblige à renoncer à l'idée qu'une lecture puisse être déclarée « meilleure » qu'une autre – s'il le fallait, il n'y aurait plus aucune discussion scientifique possible).

Les difficultés que rencontre l'idée de progrès linéaire en science, comme amélioration progressive de la méthode et des résultats, a pu susciter une idée contraire, à savoir que l'histoire d'une science est fondamentalement discontinue, qu'elle procède par sauts. Selon cette seconde idée, que l'on trouve par exemple fortement exposée par Thomas S. Kuhn avec ses concepts de « paradigme scientifique » et de « changement de paradigme », la connaissance scientifique ne progresserait pas, mais opérerait des déplacements qui marquent et structurent des époques. Comme la science n'est pas réalisée par des sujets abstraits, purement rationnels, mais par une communauté historique concrète, ce qui vaut comme science, ce qui est légitime, dépendrait de l'accord qui règne au sein d'une communauté scientifique particulière. Le consensus primerait sur le caractère rationnel de la connaissance. Ce qui paraît évident à une époque ne l'est pas à une autre. Un « paradigme », au sens de modèle normatif, s'impose et la science ne procède pas tant par réfutation des théories que par révolutions, par coupures, entre des paradigmes différents.

Comme il s'agit d'évidences partagées, qui devraient, si cette idée est juste, s'imposer à l'ensemble d'une communauté savante ou à la majorité des savants, on voit des philologues qui défendent une conception nouvelle de leur science affirmer que leur théorie donne naissance à un « nouveau paradigme ». Ainsi, récemment, des défenseurs d'une interprétation ritualiste du

²*Studies on the Text of Aeschylus (Beiträge zur Altertumskunde 1)*, Stuttgart, 1990, p. 377 : « Success-Rates of Textual Critics ». Il aurait pu aussi choisir le nombre de défenses convaincantes du texte transmis.

théâtre ancien (le drame étant pour eux la reprise et l'actualisation de rites ancestraux) ont cru pouvoir dire que cette lecture était tellement évidente qu'elle s'imposait avec la force d'un nouveau « paradigme » théorique, produit par le transfert du concept linguistique de performatif à l'ensemble des activités culturelles.³ Mais qu'en est-il alors des philologues qui restent rétifs à ce point de vue parce qu'ils le trouvent trop idéaliste ou trop romantique dans sa volonté d'unifier la culture grecque sous l'idée d'observance religieuse, et qui, parce qu'ils sont attentifs aux différences de situations et, surtout, de matériaux, tendent à dissocier performance rituelle et performance langagière au théâtre ? Sont-ils simplement « inactuels » (avec toute l'actualité que confère le fait d'être intempestif) ?

Actualité et inactualité des philologues du passé

L'expérience quotidienne de notre travail montre que l'idée de progrès en science et l'idée contraire de « changement de paradigme », de coupure, sont l'une et l'autre inopérantes. Nous ne cessons de reprendre, pour lire une phrase d'Eschyle, les commentaires anciens, les éditions de la Renaissance, nous discutons fermement les hypothèses de C. G. Schütz (1800) ou de Gottfried Hermann (1852). D'une certaine manière – mais cela demandera à être corrigé –, nous les considérons comme des contemporains s'il s'agit d'établir la possibilité que le vers 871 de l'*Agamemnon*, particulièrement difficile, est bien d'Eschyle ou non⁴, ou si le vers 1290 prononcé par Cassandre sur le grand serment des dieux doit être maintenu à sa place dans le texte ou déplacé, comme G. Hermann le propose.⁵ Une communauté de discussion s'établit entre eux et nous. Cette discussion est bien évidemment réglée par l'idée de progrès, puisque nous espérons, en reprenant le débat, parvenir à une solution « meilleure », ou à de meilleurs arguments pour défendre une solution déjà ancienne. Mais le fait même que nous ayons à revenir perpétuellement sur les arguments de Schütz et de Hermann, que la question ne puisse être considérée comme réglée, montre déjà que ce progrès, éventuel, ne peut être décrit comme un progrès général de la science qui ferait que le passé doive être considéré comme révolu. L'expérience montre au contraire que souvent, la « bonne » solution philologique ou le bon argument étaient à trouver dans un commentaire oublié. La question est alors de comprendre pourquoi cette solution a pu être négligée, ou considérée comme illégitime.

Si nous ne cessons de discuter les savants du XIX^e siècle (moins, il faut le dire, ceux d'avant), serait-ce alors que la science philologique moderne, constituée à la fin du XVIII^e siècle, serait en fait un seul et même paradigme, ouvert à une discussion purement interne, sans qu'aucune coupure ne soit intervenue au sein de cette science ? La réponse ne peut être positive. Il est vrai que Schütz, Hermann, ou Wilamowitz sont nos « contemporains » quand il s'agit de discuter de la lettre d'un texte, de sa syntaxe, de son vocabulaire ou de sa métrique. Mais dès qu'il s'agit de se demander non pas seulement quelle est la lettre d'Eschyle mais pourquoi il y a cette lettre, ou, plutôt, comment cette lettre est-elle historiquement possible, ces auteurs ne nous servent pas et nous les ignorons. Leurs théories de la langue, des genres poétiques, de la religion nous semblent caduques ; nous ne les lisons même plus, sauf pour faire l'histoire de notre discipline. Nous ne nous intéressons à eux que lorsqu'ils s'intéressent au détail d'un texte, au sens

³ Voir Anton Bierl, *Der Chor in der Alten Komödie. Ritual und Performativität (Beiträge zur Altertumskunde 126)*, Munich/Leipzig, 2001, p. 23 s.

⁴ Je retrace l'histoire de ce problème philologique en tentant de distinguer les attentes face à la langue, face au genre qui différencient les traditions interprétatives dans *L'Agamemnon d'Eschyle. Commentaire des dialogues (Cahiers de Philologie 18)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2001, vol. 1, p. 374-385 (« Note sur les cheminements de la critique pour *Agamemnon*, 869-874. Histoire d'une métaphore »).

⁵ Voir la discussion du passage dans le livre d'Enrico Medda sur la philologie eschyléenne de Hermann : « *Sed nullus editorum vidit* ». *La filologia di Gottfried Hermann e l'Agamemnone di Eschilo (Supplementi di Lexis 31)*, Amsterdam, 2006, p. 51 s. (Je pense toujours que le vers fait sens à la place où il se trouve dans les manuscrits). Sur Hermann, voir en outre la thèse de Maria Antonietta Nencini, Trento, 2008.

ou à la possibilité d'un mot, d'une phrase ou d'une scansion. Leur science ne reste « actuelle » que comme science du particulier et non du général.

Conflits et « intérêts de connaissance »

Cette simple constatation nous aidera à expliquer la nature de cette actualité partielle du passé (récent) de notre science, comme matière à une discussion contradictoire toujours renouvelée.

Pourquoi la discussion reste-t-elle potentiellement ouverte ? La réponse est, je crois, à trouver dans le fait qu'il s'agit chaque fois de décider du sens ou de la possibilité d'une expression langagière délimitée.⁶ Ce travail sur le particulier, qui est celui du philologue quand il établit la lettre d'un texte ou d'un fragment de texte, l'entraîne dans un débat complexe sur la langue et sur l'interprétation dont il n'a pas toujours conscience et dont les options contraires relèvent – ce sera ma thèse – d'une logique quasi *a priori* et nécessaire qu'il vaut la peine d'expliciter, car derrière des choix techniques différents elle fera apparaître des conceptions différentes de ce que signifie l'acte de lire. Ces options contraires ne touchent pas d'abord ce qu'a dit ou a pu dire tel ou tel auteur, mais, plus fondamentalement, opposent des types d'intérêts que l'on porte au texte, ces intérêts étant divergents selon le type d'interprétation que l'on veut pratiquer et selon l'idée du langage que l'on mobilise pour interpréter. Argumenter une lecture ne suppose pas seulement que l'on sache rendre compte d'un objet, le texte qui résiste d'abord, mais engage le lecteur dans des choix qui définissent au préalable des rapports à cet objet. Ces choix ne sont pas seulement techniques ou culturels, c'est-à-dire déterminés ou bien par la science elle-même ou par l'esprit du moment, mais définissent des pertinences scientifiques et des manières de se représenter le sens possible que l'on cherche. Pour reprendre une expression utilisée par des théoriciens comme Max Weber ou Heinrich Rickert, ils relèvent des formes variées que dans une même communauté scientifique peuvent prendre des « intérêts de connaissance ». Si l'on parvient, en adoptant ce point de vue formel, à rendre compte non seulement de la possibilité des conflits en philologie, mais de leur caractère quasi nécessaire, on aura définitivement quitté les deux perspectives que j'avais évoquées au début, à savoir l'idée d'un progrès linéaire de la science et celle, contraire, d'une succession de paradigmes rassemblant pour un temps ce qui est censé valoir comme légitime. La philologie apparaîtra plutôt comme le lieu d'un débat de fond, et chaque position, pour peu qu'elle soit argumentée, fera sens par la manière dont elle s'inscrit dans le jeu des possibles.

En insistant sur l'utilité qu'il y a à remonter aux points de vue abstraits qui guident la recherche, je ne fais pas de la philologie une science non historique, non datée, et je ne donne pas non plus la préséance à la philosophie, préséance que la philologie a vigoureusement combattue. L'analyse des « intérêts de connaissance » ne prescrit rien, mais sert à clarifier les positions les unes par rapport aux autres, et à en montrer les limites respectives. Elle ne peut être normative que de manière négative, quand elle aide à voir comment une option, nécessairement partielle, peut avoir tendance à se prendre pour le tout et à ne pas tenir compte de la possibilité des autres, de manière à engendrer ce qu'on peut appeler une « idéologie scientifique », l'idée étant qu'il y a idéologie quand un point de vue scientifique sur l'objet se prend pour une détermination réelle et globale de cet objet.⁷

⁶ Je laisse ici de côté une réponse sociologique qui verrait dans les conflits ou les ignorances réciproques entre philologies non pas l'expression d'un débat fondamental, mais les effets de stratégies contradictoires visant à assurer à une tendance particulière un monopole de légitimité dans le champ international des études, avec les comportements de dénigrement et de censure qui accompagnent d'habitude ces volontés de puissance. Une telle interprétation, qui aurait comme objet de reconstruire non la logique intellectuelle des interprétations mais leur dynamique sociale et historique effective, est, c'est le moins que l'on puisse dire, passablement fondée. Cette dimension essentielle de l'histoire de notre discipline a fait l'objet de nombreux travaux entrepris par Jean Bollack et son école dans le cadre du programme « Histoire sociale de la philologie » qu'il a dirigé à la Maison des Sciences de l'Homme (Paris) ; voir, entre autres, le volume édité par M. Bollack et H. Wismann, *Philologie et herméneutique au 19^e siècle II*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1983.

⁷ Ces idéologies se remarquent par l'emploi de la modalité de nécessité, quand, par exemple, il est dit qu'un

Cette analyse des « intérêts de connaissance » n'est pas non plus a-historique, au sens où loin de renvoyer à des « universaux », elle situe le travail philologique dans une époque. De nombreux historiens des sciences et de la philosophie font, en effet, remonter à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle ce qu'on peut appeler le premier *linguistic turn*, à savoir le moment où la construction et l'intelligence de la pensée n'ont plus été conçues comme étant indépendantes du langage, qui dès lors cessait d'être un instrument extérieur et imparfait mis tant bien que mal à la disposition de la pensée, mais devenait un milieu contribuant à sa formation. Or ce tournant a été formulé, entre autres, par des théoriciens et praticiens de la philologie moderne, qui ont ainsi ouvert la voie à un nouveau métier scientifique, dont ils analysaient les concepts fondateurs⁸ : Wilhelm von Humboldt et sa théorie des différentes orientations du langage, et Friedrich Schleiermacher, dont l'« herméneutique », comme art du comprendre, devait servir à s'assurer du sens de ce qui est dit, par un texte ou par tout locuteur, quel qu'il soit, avant que la « dialectique » n'évalue la pertinence de ce qui est dit. Certes, ces auteurs ne représentent de loin pas toutes les compréhensions que la philologie pouvait ou peut avoir d'elle-même (à ce niveau également il y a conflit)⁹, mais ils nous fournissent sans doute des outils qui nous permettent d'appréhender de manière assez fine, à un niveau formel, l'ensemble des options philologiques possibles.¹⁰ Cela vient de ce qu'ils ne cherchent pas à fixer l'objet de la philologie, en donnant une définition close et définitive de la langue, ou de ce qu'est ou doit être une œuvre, mais réfléchissent, en les problématisant, sur les pertinences relatives des opérations du philologue.

Tensions fondatrices : types d'interprétation et idées de la langue

Plusieurs distinctions qu'ils introduisent peuvent nous être utiles. Tout d'abord, en ce qui concerne l'acte d'interpréter, Schleiermacher distingue clairement deux types d'opérations, qui, réunies, forment l'interprétation philologique proprement dite. Toutes deux sont nécessaires, et l'une ne peut s'accomplir sans l'autre. La compréhension d'un discours, selon lui, s'oriente ou bien vers la langue ou bien vers les pensées de l'auteur¹¹. Le point est que les deux termes ne peuvent être conçus séparément, mais doivent, par méthode, être d'abord distingués. Par « pensées », il faut sans doute entendre d'abord une volonté expressive singulière, qui fait qu'un auteur sera d'emblée différent d'un autre ; par langue, le code linguistique dont il dispose avant de composer, et qui forme un système (en actualisant cette définition, nous pourrions dire que cette forme de compréhension porte sur l'ensemble des codes préalables au texte, non seulement langagiers, mais aussi sociaux, rituels, mentaux, etc.).

Ces deux interprétations (l'interprétation dite « grammaticale » et l'interprétation appelée tantôt « technique » ou « psychologique ») supposent deux relations différentes, et même opposées, entre auteur et langue. Selon la première, la langue prédomine : « Pour tout individu la

texte ne peut qu'avoir tel ou tel type de signification (par exemple quand il est dit que l'oralité exclut la réflexivité au sein d'un texte composé en situation de « performance »).

⁸ La philosophie a permis aux sciences de se développer à partir du moment où, avec Kant, elle a cessé de se penser comme science d'objets, en rivalité avec les sciences de la nature ou de l'histoire, mais comme réflexion sur les validités de la connaissance scientifique.

⁹ Pour les divergences au sein de la pensée idéaliste allemande, voir Denis Thouard, « Les trois possibilités de l'herméneutique après Kant (Schlegel, Ast, Schleiermacher). Pour une logique des positions herméneutiques », dans J.-M. Salanskis et al. (éds.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, P.U.F., 1997, p. 33-55. Ce débat était lui-même entouré par une définition empiriste de la lecture savante, en Angleterre, et par un refus du projet philologique en France.

¹⁰ Cette analyse n'épuise évidemment pas toutes les formes de conflits ; il peut y avoir dissensus entre deux philologues mus par les mêmes intérêts intellectuels ou dans la tête d'un même philologue hésitant sur l'interprétation d'une phrase. La résistance de l'objet, qui impose de « ne pas savoir », met en question non le type d'intérêt qu'on lui porte, mais la possibilité de construire des règles même très partielles et localisées.

¹¹ Voir son « Herméneutique générale », dans la version de 1809-1810, reprise dans F.D.E. Schleiermacher, *Herméneutique*, trad. fr. par Chr. Berner, Paris/Lille, Editions du Cerf-Presses Universitaires de Lille, 1987, p. 74 s. (§13).

langue est principe directeur, non pas seulement négativement parce qu'il ne peut pas sortir du domaine de la pensée construite en elle, mais positivement parce qu'elle dirige sa combinaison par les affinités qui se trouvent en elle. » L'individu apparaît alors comme « l'organe » de la langue. Selon la seconde forme de compréhension, l'individu est au contraire actif dans sa langue, il la transforme : « Tout individu dont le discours peut devenir un objet travaille lui-même ou détermine la manière de penser d'une façon particulière. C'est de là que vient précisément l'enrichissement de la langue avec de nouveaux objets et de nouveaux pouvoirs qui partent toujours de l'activité linguistique d'hommes singuliers. »¹² L'interprétation philologique véritable (« artistique », c'est-à-dire conforme à l'*ars*, à la méthode scientifique prise dans son ensemble) imbriquera les deux formes d'intérêt. Son objet sera non la langue ou les pensées, mais le « style », comme résultante individuelle et historique du travail dans et sur la langue accompli par l'auteur.

La richesse, étonnamment actuelle, de ce point de vue vient de ce qu'il articule et tient ensemble ce que la science aura ensuite tendance à séparer et qu'il offre par là une clé pour comprendre les conflits d'interprétation et les malentendus entre orientations scientifiques. Pour le dire vite, les interprétations de type structural feront de la langue comme système leur objet (que ce système soit la langue elle-même ou des analogues, comme la tradition poétique comprise comme un tout, ou une mentalité, ou encore une *épistémé* au sens de Michel Foucault), au prix, le plus souvent, de l'inventivité et de la singularité des œuvres, et s'en tiendront par là à la seule « interprétation grammaticale », tandis que des interprétations, plus classiques, affirmant le primat de l'auteur, chercheront dans les textes des « pensées » singulières en faisant abstraction de la puissance de la langue, comme milieu conditionnant l'expressivité et, surtout, la possibilité même qu'émergent ces pensées. Se constitueront ainsi des idéologies scientifiques opposées, selon que l'on dira que seule « la langue parle » dans une œuvre, ou, à l'inverse, que l'auteur a la pleine maîtrise de son matériau linguistique, comme si, en démiurge, il pouvait travailler à l'extérieur de la langue.

En soulevant ce point de méthode, Schleiermacher permet de comprendre le caractère conflictuel de la philologie, qui aura tendance à aller d'un côté ou de l'autre, selon qu'elle privilégie dans la lecture le général (le code) ou le particulier (la volonté expressive). Il y aura conflit non seulement entre ces tendances, mais, et c'est le plus intéressant, au sein de chaque proposition de lecture. Comme les deux pôles sont en fait indissociables, une lecture aura à trouver une médiation acceptable entre les deux orientations possibles : le « style », comme terme synthétique qui, selon Schleiermacher, fait le véritable objet de l'interprétation, car c'est par lui que se constitue une individualité historique, n'est de fait pas donné, mais toujours à construire, sans qu'aucune règle puisse être établie *a priori*. Chaque proposition philologique repose dès lors sur une tension, plus ou moins perçue et explicite ; elle est conflictuelle en elle-même.¹³ L'équilibre proposé par une interprétation pourra toujours être contesté ou pondéré autrement par une autre.

Cette première distinction se double d'une autre, introduite cette fois par Humboldt, et concernant non plus l'interprétation mais la langue.¹⁴ Il distingue plusieurs orientations ou puissances majeures du langage, qui nourriront ensuite différentes formes de philosophies (respectivement, analytique, herméneutique¹⁵ et pragmatique¹⁶). Le langage a d'abord la capacité

¹² *Ibid.*, p. 75 (§15).

¹³ Pour le dire de manière plus générale : l'opposition des deux formes d'interprétation chez Schleiermacher reprend les termes de l'antinomie posée par Kant dans la première *Critique* entre nécessité (avec le code) et liberté (avec l'intention expressive). D'un côté est posé un *continuum*, dans la permanence de la langue, de l'autre un discontinu, avec l'intervention non prévisible de l'auteur. Une interprétation scientifique apparaît ainsi comme un compromis local, toujours révisable et discutable, entre ces deux idées, qui sont en elles-mêmes inconciliables.

¹⁴ Je renvoie à l'étude de Jürgen Habermas, « Philosophie herméneutique et philosophie analytique. Deux versions complémentaires du tournant linguistique », où l'auteur insiste sur la complexité de la théorie de Humboldt, qui anticipe les positions contraires qui se sont développées ensuite. C'est le premier chapitre de *Vérité et justification* (1999), trad. fr. par R. Rochlitz, Paris, Gallimard, 2001, p. 11-42.

¹⁵ Au sens de Heidegger et de Gadamer, et non de Schleiermacher et de la science philologique.

de construire notre rapport au monde, sa structure propre permettant et ordonnant une représentation de la réalité. Il a, en outre, la capacité d'exprimer ce que nous sommes, comme individu parlant ou comme groupe parlant une même langue, selon la thèse fameuse du « caractère des langues ». Ces deux dimensions, cognitive et expressive, Humboldt les fait dépendre d'une troisième, pragmatique : c'est comme action visant un autre locuteur, que le langage, notamment par le jeu des trois pronoms personnels je/tu/il construit, dans l'interaction, dans l'adresse à un « tu », nos rapports au monde (« il ») ou à nous-mêmes (« je »).

Une même phrase d'Eschyle peut donc être lue selon ces trois dimensions langagières : – quelle représentation de la réalité y est à déchiffrer ? – qu'exprime-t-elle quant à l'état d'esprit de son auteur ou quant à la communauté linguistique dont il est le représentant ? – quelle action accomplit-elle dans la combinaison des significations qu'elle met en œuvre ? L'idéal, pour le philologue, serait de tenir ensemble ces trois types de questions, puisque la langue de son auteur les déploie toutes, mais outre que des traditions intellectuelles se sont concentrées plutôt sur l'une ou l'autre, chacune ouvre un niveau de recherche et d'argumentation qui peut sembler suffisant. D'où des exclusives ou des rejets de sens possibles. Pour prendre un exemple particulièrement caricatural, l'expression « lion sans force », utilisée par Cassandre pour désigner Egisthe au vers 1224 de l'*Agamemnon*, a pu sembler incongrue à de nombreux interprètes, qui l'ont corrigée, parce qu'elle contient une représentation impossible (un lion est toujours fort). Pour d'autres, l'oxymore pouvait se comprendre, car la figure fait partie du métier du poète (elle exprime un savoir-faire, une tradition). Le verdict, étonnant, prononcé contre l'expression venait de ce qu'on attendait de Cassandre qu'elle dise, en bonne prophétesse tragique, quelque chose de vrai et de profond, et non qu'elle s'amuse avec les mots.¹⁷

Une logique des interprétations

Les interprétations se développent en privilégiant plutôt l'une ou l'autre de ces idées du langage. Un philologue ne se contente évidemment pas d'une seule, mais, en accord sa tradition intellectuelle, aura tendance à définir son attente de sens vis-à-vis des phrases selon l'une de ces dimensions. Il est alors intéressant de voir comment l'opposition entre « interprétation grammaticale » et « interprétation psychologique », entre intérêt pour la règle générale et intérêt pour la singularité, fonctionne selon l'idée de la langue à laquelle recourent prioritairement ces interprétations.¹⁸ On parvient ainsi, je crois, à construire une typologie des lectures qui non seulement les rend lisibles dans leurs différences et leurs conflits, mais qui permet d'éclairer la manière dont la tension entre règle et singularité est chaque fois gérée, selon l'idée que j'ai suggérée d'une conflictualité interne des thèses philologiques.

Si prévaut l'idée cognitive du langage, comme mode de structuration des représentations, le philologue cherchera plutôt à retrouver dans les phrases une signification compatible avec le sens commun. Il partira de l'idée que l'auteur sait ce qu'il dit, qu'il en est responsable et se doit de l'énoncer de manière satisfaisante. Comme on le voit fleurir en ce moment dans une pratique éditoriale anglo-saxonne puissante, le philologue voudra corriger la lettre des manuscrits quand elle lui semble déviante, et s'offusquera des illogismes du texte. Ainsi, pour les vers 1001 s. de l'*Agamemnon*, Martin West se refuse-t-il à admettre que la « limite » de la santé, face à la maladie, puisse être dite « insatiable ». L'oxymore ne lui semble pas motivé, étant donné qu'il s'agit d'une

¹⁶ Au sens de la pragmatique transcendantale, chez Jürgen Habermas et Karl-Otto Apel.

¹⁷ L'exemple que j'ai choisi est en fait ironique : c'est parce qu'il tient à l'idée de l'expressivité de la langue tragique qu'Eduard Fraenkel trouve l'expression « dure à avaler » ; c'est moins l'illogisme qui le choque que son manque de sérieux ; tandis que Martin West, plus attaché à la clarté des représentations portées par la langue, admettra ici l'oxymore.

¹⁸ J'ai bien conscience du fait que la distinction méthodique proposée par Schleiermacher entre les différentes formes de l'interprétation repose, au fond, sur la troisième idée du langage esquissée ci-dessus, l'idée pragmatique, qui prétend être plus inclusive que les autres. Mais décliner les différentes possibilités de sens, selon ces idées et ces formes d'interprétation reste, je l'espère, clarifiant.

réflexion générale du chœur, et non d'un mot venant d'un personnage insensé.¹⁹ La singularité de l'auteur, face à cette exigence de clarté, sera double : ou bien elle se manifestera dans la capacité à maîtriser correctement les instruments de l'expression et de la pensée, et sera alors quasi nulle et sans surprise, ou, au contraire, elle apparaîtra dans l'extravagance, qui peut être tolérée, ou même attendue. La règle est tellement connue par l'auteur qu'il peut parfois, sans déchoir, s'en écarter. Dominant sa langue, il peut la tordre, si l'envie le prend. Martin West est ainsi parfois, quoi qu'on en ait dit, étonnamment conservateur dans son édition, quand sous un usage déviant il pense repérer et reconstituer une lubie possible d'Eschyle (voir, par exemple, sa défense, particulièrement tortueuse, du texte transmis au vers 1664 de l'*Agamemnon*).

Si prévaut l'idée expressive du langage, comme mode de constitution d'identités historiques, l'interprète cherchera plutôt ce qui rattache un auteur particulier à une tradition qui l'englobe et le constitue comme auteur. L'interprétation grammaticale prévaudra, et, d'un point de vue théorique, la phrase de Schleiermacher qui fait de l'individu, selon la logique, pour lui seulement partielle, de cette interprétation, « l'organe » de sa propre langue, tendra à se transformer en principe absolu, selon lequel c'est fondamentalement la langue qui parle, et non les gens, ou, selon une version un peu plus historisée de ce principe heideggérien, chez Hans Georg Gadamer, c'est la tradition elle-même, comme condition de possibilité des expressions individuelles, qui devient la forme et le contenu de toute composition traditionnelle valable, c'est-à-dire non déviante. Les transpositions philologiques de cette position philosophique dite « herméneutique » sont multiples. Dans une version classique, le poète est vu comme le porte-parole de son peuple : il est à la fois héroïque, par son génie, et commun, parce que représentatif (selon l'esthétique développée, entre autres, par Wilamowitz et son école, dans la tradition des Romantiques). Dans une version plus actuelle, cette position, qui n'est pas incompatible avec une version structuraliste de la linguistique mettant l'accent sur le système de la langue plutôt que sur la parole et l'usage²⁰, a pu engendrer des analyses extrêmement fécondes de la tradition poétique, qui font de cette tradition, et non des auteurs individuels, le sujet de l'histoire poétique, pensée comme homogène et continue (ainsi chez Gregory Nagy)²¹. Qu'en est-il alors de la singularité de l'auteur ? Dans la version classique de cette position, le poète ne vaut que comme représentant. Il ne peut, par définition, penser que ce que pense son peuple, peut-être mieux (en cela il est prophète, comme on voit, dit-on, Eschyle annoncer le monothéisme avec « l'Hymne à Zeus » de l'*Agamemnon*). Sa singularité sera la maîtrise rhétorique des moyens d'expression de son temps. Comme on le lit à chaque page du commentaire d'Eduard Fraenkel, il pourra être virtuose et inventif, mais toujours de manière à restituer à son public ce qu'il savait en fait déjà.²² Dans la version plus moderne, l'auteur est actif en ce que la variété qu'il introduit du fait même que son public change selon le contexte des « performances » permet à la tradition de s'imposer.²³

Si c'est l'idée pragmatique qui prévaut, l'accent sera moins mis sur les contenus d'un texte que sur l'événement qu'il est censé produire. A nouveau, la tension entre règle et singularité engendrera des positions contraires. Quand il est posé que l'action accomplie par le texte, action reconstruite par l'analyse méticuleuse des marques énonciatives, est par définition socialement

¹⁹ On peut, je crois, rassurer Martin West en montrant que le paradoxe, dans cette phrase, fait sens, la santé et la maladie étant des processus dynamiques, et non des états. Voir mes remarques dans *L'Agamemnon d'Eschyle* (cf. *supra*, n. 4), vol. 2, p. 796.

²⁰ Dans la version post-structuraliste de cette position, l'accent est mis sur la parole, toujours différente, insaisissable, que la langue est censée tenir (selon le principe que « la langue parle ») et non sur la régularité de la langue comme système. L'interprète traquera les incohérences qui travaillent le discours d'un sujet, qui parle sans savoir que ce n'est pas lui qui parle (cf. Simon Goldhill, *Language, Sexuality, Narrative ; the Oresteia*, Cambridge/Londres/New York, 1984).

²¹ Voir, parmi de nombreux livres, *Poetry as Performance. Homer and Beyond*, Cambridge University Press, 1996.

²² *Aeschylus. Agamemnon*, Oxford, Clarendon Press, 1950, 2^e éd. 1962.

²³ En ce sens, l'idée performative du langage joue aussi un rôle important chez un théoricien comme Gregory Nagy. La tradition est action, et non pas simplement un milieu, même si ce milieu a toujours le dernier mot.

fonctionnelle au sens où elle sert à rendre le texte conforme aux attentes liées à une situation donnée, et notamment à une situation rituelle, le travail du philologue consistera à construire la grammaire de ces actions, qui seront dès lors considérées comme éléments d'un code préétabli²⁴ (ainsi dans les travaux de Claude Calame)²⁵. Dans ce cadre, l'individualité de l'auteur compte peu ; ce sont les situations qui font en fait l'objet de l'interprétation. A l'inverse, si le curseur va plutôt du côté de la singularité, l'accent sera mis sur la nouveauté éventuelle que le texte peut produire. Jean Bollack et « l'école de Lille » développent cette orientation de la lecture de manière particulièrement nette.²⁶ Pour éviter d'être « idéologique » et de présenter cette nouveauté comme une nécessité (ce qui ne serait que l'antithèse de la thèse fonctionnelle, qui pose la conformité comme une donnée indépassable), cette lecture déploie une conception double de l'historicité d'un texte. Une œuvre poétique, si elle a quelque valeur, est doublement historique : par sa dépendance vis-à-vis de la tradition (langagière, sociale, poétique, etc.)²⁷ et dans sa durée propre, comme parcours complexe, où un sens d'abord posé, en conformité ou non avec la tradition, peut être remis en question et transformé, dans un retour réflexif sur ce qui a été dit.²⁸ Cette philologie fera de l'analyse syntaxique (au sens large, des phrases et de l'ensemble du texte pris dans sa dimension syntagmatique) le moment privilégié de son travail. L'œuvre n'est ainsi pas considérée comme un bloc autonome, ou comme l'expression d'une pensée, ou comme un segment de la tradition ou encore comme la réponse adéquate à une attente, mais comme une proposition attendant sa reconnaissance. La philologie qui correspond à cette idée sera plutôt conservatrice, au sens où, par précaution, elle cherche à ne pas éliminer trop vite les propositions nouvelles potentiellement contenues dans un texte.

Cette grille est certes sommaire, mais prétend illustrer l'idée qu'il est possible de définir une logique des interprétations, comme cadre formel des débats techniques au sein de la philologie. Elle permet de distinguer les différents « intérêts de connaissance » entre eux : là où il y a conflit, se laisse en fait souvent reconnaître des différences d'intérêt. Cette analyse permet en plus de repérer le moment où des points de vue rationnels parce que concrétisant des aspects méthodiques différents et des idées différentes de la langue, peuvent tendre à sortir de leur fonction et à s'ériger en assertions sur l'essence de leur objet. Pour rendre plus intelligible la situation actuelle de la philologie et son passé, cette analyse devrait se doubler d'une enquête sur la dynamique historique des positions, sur les stratégies de pouvoir qui ont produit, différemment selon les pays et les institutions, des effets de prévalence.

²⁴ L'idée expressive du langage est ainsi fortement à l'œuvre, également, dans cette philologie.

²⁵ Voir, parmi de nombreuses autres études, *Le Récit en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 2000.

²⁶ Elle est par exemple à l'œuvre dans mes analyses de l'*Agamemnon*, dans celles de Jean Bollack de l'*Œdipe roi* et, pour la littérature contemporaine, des poèmes de Paul Celan, et chez Philippe Rousseau, dans sa lecture de l'*Illiade*.

²⁷ Selon, donc, la logique de l'interprétation grammaticale. Une des surprises produites par le travail sur l'*Agamemnon* a été de voir à quel point Eschyle est dépendant, dans la matérialité de sa langue, de ce qui l'a précédé.

²⁸ Il ne s'agit de loin pas d'une philologie se livrant, comme on l'a dit, au « fétichisme du sens ». Au contraire. Le sens y est toujours vu comme travail, comme construction expérimentale, parfois dans l'invention, par l'auteur, d'une « contre-langue » : *Sens contre sens* est le titre donné par J. Bollack à une série d'entretiens sur sa méthode (Genouilleux, 2000).